

# Léo Ferré

## ET... BASTA !

Quand j'emprunte des paradoxes, je les rends avec intérêts.  
J'enrichis mes prêteurs qui deviennent alors plus intelligents.  
Le taux usuraire de l'astuce n'est jamais assez élevé.  
Je ne sais pas d'où je viens mais je sais que je suis là, à reverdir, dans cette campagne toscane.  
Les rossignols teints au Gargyl chantaient des aubades pharmaceutiques.  
J'ai les cheveux trop longs... comme des voiles de thonier, mes beaux cheveux qu'on m'a toujours taillés, mes beaux cheveux longs dans ma tête.  
Dans la rue, on se retourne...  
Moi, je leur tire la langue !

O belles pattes des fourrures  
Chapeau du vent de ces madames  
Inquiétude de la parure  
Toiles de soie vers vous je rame

Je sais des paradis tranquilles où les anges n'ont pas de vin à boire mais des orages de raison.  
Des violettes de reverdie.  
Je sais des paradis tragiques où les fauteuils d'orchestre n'ont pas de mémoire  
Où les roses ne fleurissent que par osmose, et encore...  
Où les passions sont d'un autre ordre et les mirages d'une autre qualité et de la nuit pourtant venus...  
Je sais des paradis-bordels où l'on me fait signe  
Où l'on se signe  
Où l'on me désigne pour la bonté des mains tendues et des bouches capitales  
Comme au petit matin... Tchac !  
Je sais des paradis naturels où le mauve tient lieu de drogue  
Où l'on peut passer du mauve à la frontière  
Je sais des paradis câlins avec la barbe de deux jours et des saints  
Sans foi ni loi  
Sans feu ni eau  
Avec simplement une ceinture d'émigrant

J'émigrerai quelque jour vers vos pays cachés  
Et ne reviendrai plus

Regardez-moi  
Passants de rien, poules de luxe, fleurs incroyables  
Regardez-moi  
Je suis un migratoire, un migratoire  
Je suis un vieux corbeau qui court après une charogne comme un chien de course après le leurre  
Je suis un vieux corbeau de la plaine où je vais m'englanant des trucs dégueulasses, de vieilles graines d'homme qu'on a trop employées  
Je suis un vieux corbeau qui court après une corbeaute  
Je croasse comme on peut croasser quand on est un vieil oiseau de cinquante-sept piges

Je tiens que le désespoir des ordures est une incompétence biologique à pouvoir en sortir un jour ou l'autre, coûte que coûte

Quand la merde déborde, c'est encore de la merde

À ce moment-là, je connaissais une chanteuse... Vous la reconnaîtriez aussi, c'est facile.

Une chanteuse qui a le derrière sur la figure, ça vaut la carte d'identité, non ?

Et puis, Madame Lechose, taulière blonde, un peu grasse, un peu... Taulière à L'Escalier de Moïse, où il y avait de tout, du Fernand, du Ferré qui chantait au piano, avec son chien et ses grimaces, et son petit cachet...

- Dis donc, Léo, ça ne te gêne pas de gagner de l'argent avec tes idées ?

- Non. Ça ne me gênait pas non plus de n'en pas gagner avec mes idées, toujours les mêmes. Il y a quelques temps.

Vois-tu, la différence qu'il y a entre moi et Monsieur Ford ou Monsieur

Fiat, c'est que Ford ou Fiat envoient des ouvriers dans des usines et qu'ils font de l'argent avec eux.

Moi, j'envoie mes idées dans la rue et je fais de l'argent avec elles. Ça te gêne ? Moi, non ! Et voilà !

Madame Lechose, un peu blonde, un peu... Je la regardais, des fois, en chantant, juste en face de moi, qui n'en perdait pas une, de ses fiches, et le whisky tant, et le gin-fizz tant, et le citron pressé tant... Et mon citron pressé ?

La Mère Lechose, un peu blonde, un peu grasse, toujours à l'heure, comme les vrais artistes, ceux qui travaillent, et comme ceux qui font travailler les artistes. Je faisais la salle.

Jamais les clients. Arkel, mon chien, venait me chercher après le Flamenco de Paris.

C'est tout ce que j'ai eu de vraiment espagnol à ce moment-là. Ce devait être un chien exilé.

Je rentrais chaque nuit dans le désert Paris, dans cette brume des garages où reste un peu, le soir, après que les voitures soient passées, de cette odeur des temps modernes qui vous remonte du fond de votre carter, portant

le deuil des foins brûlés. Je rentrais chaque nuit dans le désert Paris.

Les putains ne m'accrochaient jamais. Elles savaient que j'étais un homme public, Elles, les filles publiques...

- Alors, comme ça, on se prostitue, Ferré !

Je rentrais chaque nuit dans cette maison douce où gouttait l'eau du robinet, dans cette cuisine un peu salle de bains, avec sa cuvette...

Je vivais à ce moment-là avec une femme. Assez longtemps, avec des problèmes de mouise, d'attentes au bout d'un téléphone qui ne sonnait jamais.

Le téléphone, quand il sonne trop souvent, on s'arrange pour faire répondre qu'on est là ou qu'on n'y est pas.

Les importuns ne croient jamais ainsi qu'ils vous importunent et vous êtes tranquille. On ne peut pas être plus sociabilisé, pas vrai ?

Et puis, les commissions, le dentiste, les droits d'auteur minces, minces... Quand on travaille comme on veut, on touche comme on peut.

J'allais chercher les sous moi-même, toujours moins de cent mille balles.

Pas de chèque, et vite un restaurant dans un bon quartier. Et puis et puis, les souvenirs s'entassent. Le mariage vous mine petit à petit.

On est fidèle parce que c'est l'usage et les années s'entassent aussi. Les souvenirs, d'ailleurs, c'est du présent discutable. On est hier, toujours.

Moi, je vivais demain et ça fabriquait les malentendus. Un artiste vit toujours demain, sinon il est fait pour l'usine.

À l'usine, le présent, c'est un cadeau quotidien, incessant.

On peut te congédier, alors tu prends des dispositions particulières pour ne gueuler qu'en connaissance de cause et dans le silence revenu des retours à la maison.

À la table de travail, devant la page blanche, l'artiste n'est pas là. Il vit là-bas, loin de tout, du téléphone, de sa compagne, de ses problèmes.

La solitude est une affaire d'ordinateur. Moi, je me perfore loin des imbéciles et du propos courant. On me hait.

Je m'en fous. Je suis un autre mec. Voilà.

Ni Dieu, ni maître, ni femme, ni rien, ni moi, ni eux et Basta !

Il y a l'amour... peut-être. C'est une solution, une solution à un problème qui reste un problème. Alors... Rien.

Une solution... Un problème... Par quoi commencer ?

On donne et on te prend. Celui qui prend a l'impression qu'il donne...

Arrange-toi avec ça, si tu peux. Il y a derrière les yeux des gens, une cité privée où n'entre personne.

Une cité avec tout le confort d'imagination possible. Les gens que tu vois chez toi, sont d'abord chez eux. Ils ne te voient pas.

Ils se singularisent dans l'immédiate et toujours constante défense de soi. Ils ont peur. Ils sont terribles, les gens.

Ceux que tu appelles tes amis, ce sont d'abord des gens remplis du moi qui les tient en laisse.

L'homme est un "self made dog"...

Mais il parle au centre du monde, et le monde, c'est lui.

Il transpire, il a une queue mais ne sourit pas avec, comme le chien. C'est tout et c'est trop.

L'amitié, c'est comme le ciment armé: on ne sait pas comment ça vieillit. J'aime les vieilles pierres. Elles ne transpirent pas.

Ni Dieu, ni maître, ni femme, ni amis, ni rien, ni moi, ni eux et Basta !

"L'Écluse"... fin 49... Drôles de mariniers, sur ces quais néon'cifs !

J'étais le pianiste et le chanteur. Cette " écluse " où la galère échoua, un soir, entre Barbarie et une Inconnue de Londres, et deux romances à goémons, une guitare et un gitan, égarés là... Allez donc savoir...

Et ce taulier, qui me lucarnait derrière son zoom, un zoom qu'il vous plantait là, sur le front, jamais en face, jamais dans votre zoom à vous, toujours un peu au-dessus, comme s'il regardait l'ineffable.

C'est pas mal, un particulier qui sue du goulot, qui transpire de l'en dedans. Rien ne sort jamais. Un lavatory, quoi ! Qui garde tout, transmet, qui assume sa condition de réceptacle.

L'âme de certains individus m'empêchera toujours de croire tout à fait en Dieu.

J'ai oublié son nom. Il y a une chance pour les mauvais souvenirs.

- Eh ! Ferré ! Bonjour, tu te rappelles ? C'est moi... l'ordure...

- Qui ça ? Ordure ? Tiens, il y en a encore dans le siècle ?

Je vous demande excuse, Monsieur. Je ne connais, quant à moi, que des anges...

Ni dieu, ni maître, ni anges, ni rien et Basta !

Il faudra que je change de support. Écrire sur des champs de luzerne, sur des biffetons

"Banque de France", des faux, sur le ventre de certaines Girls in Magazines. En tournant la page, on pourra voir, juste en dessous.

Les girls, ça se regarde où ça s'invente. En dessous de trente ans, c'est plus lisse, et c'est, des fois, encore un peu môme. Après, ça se froisse, et on les jette.

Il faudra que je change de support. Le papier, y'en a marre !

De ce papier-xylo qui fait grincer, gémir les arbres que je porte en moi.

Quand on scie un arbre, j'ai mal à la jambe et à la littérature. Quelle horreur, la parlote !

Écrire partout, à l'envers de toi, sur mon cœur, sur ma loi, dans mon froc, lorsque tu me regardes précisément et que je te dis que je suis dingue de toi, pour te faire couler ton printemps court...

Cours, cours, petite, n'oublie pas.

Sur mon cahier quadrillé c'est la misère. J'essaie de mettre au carreau mes ailes, mon job.

Rien à glander, today, au club des métaphores.

Il faut que ma plume feutrée, ma petite japonaise glissante et noire soit serve d'une certaine rigueur de gueulante.

Le drapeau noir, c'est encore un drapeau.

Il faudrait que je leur lance un Manifeste de la Méthode.

Quelque chose de concret, du style genre polyester qui aurait l'air de ne pas moisir dans les gothiques et qui psalmodierait tranquillement des lamentations tocs devant le Mur des Fédérés...

Sur la fenêtre, je pourrais mettre un vieux chiffon rouge, histoire de bien signifier mes origines. Des tambours, aussi, et des crécelles à couvrir de leurs criasseries les millions de chevaux Paris, Milan, New York and so and so on.

Au large, hommes tergaliens, boys d'alpaga, filles jeansées au maxi, avec vos clous dessinant les orages du Guevara.

Le Che crevé, crucifié, pourri déjà, même sur vos images.

Dépoitraillez-vous, Hommes, s'il en reste, et venez vous chauffer au bain-marie de ma métaphore, celle qui appelle chat une amphore et gouttière un vieux thème serbo-croate.

Au large ! Monocloez-vous l'œil de rechange et changez de basse-cour.

Fuyez vers les tramontanes d'Eros, puisez dans les accordéons des rythmiques plus sûres, vers les caniveaux.

Plongez-y en lune à becs frissants... Vous y verrez peut-être une gorgée de solitude...

Quand je me regardais, en ces temps, au ras du trotte madame, la neuille, des fois, une image reflétée me donnait la solution du style.

Ma méthode est simple: Mettez-vous à coucou, Place de la Bastille et prenez-vous pour un serpenteaire.

Vous verrez alors qu'il n'y a plus de métaphore possible quand on se dénature, quand on se désanalyse, quand on s'antidate et qu'on s'insectise, quand, mouche devenue, pour prendre le quart dans un hôtel fameux où la passe est sanguine ou à Bidon's City, vous pourrez sentir s'exhaler la queen, et la vrombir, et la gémir, et la voir même prendre son pied à certaines désinences. Alors, vous aurez accompli la mutation que j'attends de vous, Mouches vertes des prairies du double... Je vous ai créées.

Je dirigeais alors des fantômes bon marché, dès que j'achetais dans des économats spécialisés en bizarreries, en relativisme du tout venant.

J'avais une carte qu'on me tamponnait à chaque coup. L'employé me disait:

- Alors, ça biche, Ferré ? Vous en prenez pour votre pognon ?

Un réverbère propre à décrypter les étymologies les plus perverses

Un chandelier en robe du soir

Un réveille-la-Mort des fois qu'on oublierait de s'actualiser

Un canevas dernier modèle pour tricoter de l'affection technicolor  
Des ciseaux pour tailler dans le vif du sujet même si le sujet ne colle pas à la syntaxe  
Des hôtels barbelés au travers desquels je pisserais quand même  
Des mômes à comètes et à cendriers portables histoire d'être confortable au risque de  
payer de leur vie  
Des vies punies de vide et de tambours voilés frappant tout doux ta résurrection  
journalière

Quand je dors je suis mort sans bière uniquement avec du Coca sur la table de chevet  
Je lis des sons particuliers quand Ludwig sanglote doucement les bras tendus vers la  
Neuvième

Les épices m'ont toujours brûlé le charme  
J'ai du slave qui se balade quelque part entre peau et jactance  
La mer, chez moi, dans la rue, cela m'était facile  
Je l'appelais, elle arrivait: le flot, bouillonnant, au ras de chaussée

L'eau cette glace non posée  
Cet immeuble cette mouvance  
Cette procédure mouillée  
Me fait comme un rat sa cadence  
Me dit de rester dans le clan  
A mâchonner les reverdures  
Sous les neiges de ce printemps  
A faire au froid bonne mesure  
Et que ferais-je nom de Dieu  
Sinon des pull-overs de peine  
Sinon de l'abstrait à mes yeux  
Comme lorsque je rentre en scène  
Sous les casseroles de toc  
Sous les perroquets sous les caches  
Avec du mauve plein le froc  
Et la vie louche sous les taches...

La mémoire et la mer...

Ton corps est comme un vase clos  
J'y pressens parfois une jarre  
Comme engloutie au fond des eaux  
Et qui attend des nageurs rares  
Tes bijoux ton blé ton vouloir  
Le plan de tes folles prairies  
Mes chevaux qui viennent te voir  
Au fond des mers quand tu les pries  
Mon organe qui fait ta voix  
Mon pardessus sur ta bronchite  
Mon alphabet pour que tu croies  
Que je suis là quand tu me quittes...

La mémoire et la mer...

Cette mer cavaleuse, propre, cynique... Ce toit tranquille, comme disait l'autre... Ce drame

mouvant comme un outrage de la nature, quand j'y plonge, de mémoire, je m'y perds, et moi, et mon courage, et ma passion, et ma musique.

Le vent, y aidant, n'a qu'à bien se tenir. Il se prosterne, ce vent filou des bisés des frilures...

68... 68... 68...

Noblesse du calendrier.

Je ne vais tout de même pas te raconter comment et pourquoi j'écris des chansons, non ? C'est comme ça !

Ma main sur le clavier de mon piano est reliée à un fil et ça marche. Je suis "dicté".

J'ai un magnétophone dans le désespoir qui me ronge et qui tourne et qui tourne et qui n'arrête pas.

Alors je copie cette voix qui m'arrive de là-bas, je ne sais, qui m'arrive, en tout cas, et je la reconnais chaque fois. Ça fait comme un déclic et ça se déclenche.

Je suis le porte-parole d'un monde perdu, présent pour moi, d'un monde auquel vous n'avez pas entrée parce que si tu y entres, dans ce monde, tu perds pied et deviens inédit. Ton foie, tes poumons, ton sexe, tout ça est à toi.

Ta tête, non. Si tu es fou, alors viens dans mes bras. Je t'aime.

68 68 68 68 68

Il y a des chiffres qui me font mal à mon dicteur. 68... Il s'en fout mon dicteur, il le connaît ce chiffre. Il l'a fait, comme on fait une partie de cartes. Les cartes, aujourd'hui, sont mêlées. Il n'y a plus rien qu'une certaine forme de dictature sentimentale qui vous arrange et qui vous endort pendant que les Autres veillent.

Vous êtes vraiment des cons et des malheureux. Ou bien alors, crève, paysan, crève et passe de l'autre côté de la rue, avec tes dieux, avec tes maîtres, avec tes pantoufles et tes clopes...

68 68 68 68 Madame la Misère... Misère c'était le nom de ma chienne qui n'avait que trois pattes...

Ton style, c'est ton cul, et oui... quand il a du style ! Ça ne dure pas longtemps. Un cul, ça se cache un jour ou l'autre. Plutôt un jour que l'autre.

Quelle connerie !

Ni Dieu, ni maître, ni toi, ni eux, ni cul, ni rien

68 / 73 NON STOP

Je suis d'un autre monde et tu le savais bien  
O toi qui tant et tant me regardais et m'écoutais  
Tu m'apportes le fait d'un instant de malheur  
Je drisse tout à coup avec ma peine en l'air  
Vas-y petit les oiseaux s'en vont de côté cet hiver

68 / 73 NON STOP

La vie d'artiste... C'est dur de ne pas être, hein ?

Il y avait vraiment de quoi

Ça a commencé pour rien, en trombe, Rue des Écoles et à la Maube  
Understand ?

Les drapeaux noirs et les aminches et l'Été 68 et puis les anarchistes  
Où ça ?  
Les purées de Nanterre et la purée des anges  
Tu l'envoies, ta purée ?  
Je signe dès ce jour avec mon double crème  
Je vivais dans l'ardeur de notre connerie  
La très haute la très grande  
Et je suis seul ce soir devant le ciel brouillé  
NON STOP avec des bulles dans ma tête  
C'est difficile à raconter ce genre de bulles, même pas au neuro...  
Vous n'avez rien compris ni toi ni lui ni eux  
Ni rien  
Understand ?  
Quand je pense que je pensais à vous comme à une épure de chantoung  
Cette soie je la pressens toujours comme un destin pavé  
Vous étiez de cette intelligence sûre  
Et qui se connaît bien  
Et qui drague la nuit les grands auteurs  
Pour être sûre d'être orthodoxe  
Les mains... Ah ! Les mains...  
Ça me fait peur ces mains tendues et renfrognées et biaiseuses  
Vous aviez les mains gercées de rancœur  
De cette rancœur qu'on promène tranquillement  
Sans rien devoir à personne  
Avec ces fautes de parler et de syntaxe qui me sont devenues insupportables  
Et puis cette culture qui débordait de vos calepins  
Oublie donc Camarade oublie les soirs épais comme l'encre de Chine  
Oublie les yeux drivés par le regard là-bas  
Drive-toi pénardement dans les horribles banlieues où tout est bien  
Où l'avenir est aux pointés pointeurs  
Arrache-toi doucement à la musique d'acier de ce Paris  
Qui vous manque dès que vous le déjugez  
Vous n'êtes que des Parisiens  
Des Parisiens

68 / 73 NON STOP

Le grand drame des solitaires c'est qu'ils s'arrangent toujours pour ne pas être seuls.  
Qu'est-ce que j'en ai marre  
Je l'ai dit  
Je l'ai écrit  
Je le redis  
Je le réécris  
Maintenant je fais gaffe. Tu parles !  
Je paie des gens pour les besoins élémentaires et ne mange plus avec eux  
J'ai gardé ma première facture de restaurant. Combien ? Où j'ai mangé tout seul cet été  
Je l'ai mise sous verre et la montre à mon fils non non non tous les jours  
C'est la gravure de mon 68 à moi. On a les 68 qu'on peut  
Quand les gens se mettent à avoir une comptabilité derrière les yeux ils deviennent des comptables !

Qu'est-ce que je fais ici, à cette heure, attendant je ne sais quelle sonnerie de téléphone

me rendant une voix, quelque part, quelque chose de fraternel, d'insoumis, de propre, de comme ça pour le plaisir, de rien, de larmes j'en ai trop en veux-tu ? De quoi, enfin ? Penses-tu !

Le silence, lui, ne téléphone jamais, et c'est bien comme ça, c'est bien.

La vie ne tient qu'à un petit vaisseau dans le cerveau et qui peut déconner à n'importe quel moment, quand tu fais l'amour, quand tu divagues, quand tu t'emmerdes, quand tu te demandes pourquoi tu t'emmerdes.

Il faudra que je prenne un jour quelque distance et dire à qui voudra mon style de pensée et de vie et de mort et je m'en monterai doucement du fond de l'An dix mille...

Je suis le vieux carter d'une Hispano Suiza

Une première femme: six ans de collage administratif.

Une deuxième femme: dix-huit ans de collage administratif.

Elles ne me voient plus que publiquement, elles savent, elles me connaissent

Moi je ne les vois plus publiquement

Si je les rencontre, alors... alors...

Les rides ça s'apprend petit à petit. Je sais.

La vieillesse c'est une façon de coup de poing dans la gueule

Au-dessus de trente ans, allez... allez vous faire foutre.

Moi, j'ai cent mille ans. C'est pas pareil. Je suis un mort en instance et je vous regarde.

On se demande ce qu'on fout à se multiplier par deux

Deux cœurs deux foies quatre reins... Je suis seul et je pisse quand même.

Le couple ? Voilà l'ennemi ! Je t'aimais bien, tu sais ?

Les souvenirs s'empaquent négativement

La mémoire négative, c'est une façon de se rappeler à l'envers, c'est plus commode

Les ombres passent, un peu grisées

On pense à des gravures pleines de roussures, sans grand talent qui dépasse de l'encre rapportée

Les souvenirs n'ont pas de talent, ils végètent dans un coin du cerveau

Un amas cellulaire qui s'ennuie et qui perd sa charge. Comme une batterie.

La matrice nourricière ? Il y a urgence. Le piment, le vrai, c'est celui qu'on rajoute.

La femme inventée ne déçoit jamais, seulement, il faut tout le temps en changer.

L'invention permanente, tout, les dentelles, le savoir tout en dedans du dedans...

L'érotisme c'est vraiment dans la tête

Et puis, pas tellement que ça...

Une jupe, un cul de hasard et le reste...

Les collants... C'est de la pure imprécation

J'ai besoin de les arracher ces cuirasses fileuses

La femme en collant peut partir à la guerre, comme au Moyen Âge...

Quelle horreur, quelle défense d'entrer dans le jardin avec des fleurs...

Mener un train d'enfer à une pépée maxi, le long du fleuve, une pépée tout encerclée d'idées reçues.

Et pas moyen de lui griffer la chatte C'est vraiment dégueulasse la moralité publique

L'enfer ? Une façon de voir et de se laisser voyant.

Ni Dieu, ni maître, ni Eros, ni collant.

Des bas oui, des bas, avec un peu de cette blancheur qui tend à une géométrie particulière

Un peu de cette blancheur des fois tirée vers le malheur et puis l'angoisse du déjà vu

Du déjà pris

Je sais de toute éternité que tu n'es pas à moi

Rien n'est à moi que l'illusion et encore Je l'invente tellement cette illusion

Quand je la rencontre, l'illusion, elle m'est déjà ancienne et chiffonnée

Salut ! Ma petite Camarade, Salut !

Mes illusions je les arrange, quand je n'ai pas envie de leur parler et de leur dire qu'elles

ne sont là que parce que c'est l'usage

Elles deviennent mes souvenirs controuvés.

Le moulin de Pescia

Le papier

L'odeur

Ce type empaqueteur

Cette machine à pointer, en bas,

Ce soleil de Mars et cette brume en préface à la belle journée se préparant, se fardant de

nuages discrets et prometteurs de belles coulées de ciel dans ce bleu d'aventure et

songeant comme change ta vie à chaque instant, à chaque millième de seconde toi,

vieillissant au fil de moi maintenant que je pense à toi, t'écrivant, te dictant, t'improvisant

aussi comme une musique de messe noire

Ce péage avec ce mec au mois, qui s'en fout,

Caron d'un macadam déroutant, compteur du trouble et de l'ennui

Ces accidents abstraits que je m'invente au hasard des 150 à l'heure

Ce retour dans le bleu et cette façon de ne pas être dans le siècle et tout en y roulant

Cette descente vers les chiens et leurs paroles rassemblées

Cette pintade mise en route et mes fureurs de cuisinier sentant mouiller la casserole et s'attacher à un désespoir ailé

À des oiseaux traqués dans des caisses avides

Et tout ce néant de la merde qui monte à mes babines

Ce code pénal particulier qu'on devrait pouvoir lire en petites notes en bas de page du livre des recettes

Cette soirée après les autres

Cette machine qui tant et tant dactylographe

Ces cris perdus quelque part et que je n'entends pas et qui retrouvent un cœur saignant

Ce pain de seigle qui s'éternise sous la dent dure du couteau scie

Les choses manufacturées qui souffrent à travers celui qui les a machinées

Et ces choses qui souffrent dans l'idée de celui qui les regarde

Ce piano, ma maison ancienne, anciennement la mienne et cette humide honte les

touches qui s'étaient décollées et des larmes qui me venaient d'un chagrin de Czerny

De Debussy aussi

Cette horrible femme qui a désossé mon piano en attendant qu'on ne le coupe en deux pour en avoir son dû... La moitié

Mais la moitié de la musique ? La moitié de ma tête ? La moitié du sentiment banni ?

Le code civil distribué en bandes dessinées aux imbéciles inadaptés

Ce parfum de la nuit comme une pièce de piano de Debussy jouée par Gieseking

Cette passion de passionner tout ce qui se passe autour de moi

Les loups promis

Les gufi

Les araignées dessinées avec leur toile sur ce gadget tire-lire avec son cadavre peint en vert et qui salue

Cette envie de passer vite très vite et puis quand même m'attarder sur le bestiaire de ma mie

La source et le cloaque  
Ça dépend du contexte  
Les chiens c'est comme les gens: avec un os Ça grogne.

Ni Dieu, ni maître, ni mie, ni bestiaire, ni gens, ni os.

La solitude est une configuration particulière du mec: une large tache d'ombre pour un soleil littéraire  
La solitude c'est encore de l'imagination  
C'est le bruit d'une machine à écrire  
J'aimerais autant écrire sur des oiseaux chantant dans les matins d'hiver  
J'ai rendez-vous avec les fantômes de la merde  
Les jours de fête, je les maudis, cette façon de sucre d'orge donné à sucer aux pauvres gens, et qui sont d'accord avec ça et on retournera lundi pointer.  
Je vois des oranges dans ce ciel d'hiver à peine levé  
Le soleil, quand ça se lève, ça ne fait même pas de bruit en descendant de son lit ça ne va pas à son bureau, ni traîner Fg Saint-Honoré et quand ça y traîne, dans le Faubourg, tout le monde s'en rengorge. Tu parles ! Ni rien de ces choses banales que les hommes font qu'ils soient de la Haute ou qu'ils croupissent dans le syndicat. Le soleil, quand ça se lève, ça fait drôlement chier les gens qui se couchent tôt le matin  
Quant à ceux qui se lèvent, ils portent leur soleil avec eux, dans leur transistor.  
Le chien dort sous ma machine à écrire. Son soleil, c'est moi  
Son soleil ne se couche jamais... Alors il ne dort que d'un œil  
C'est pour ça que les loups crient à la lune. Ils se trompent de jour.  
Les plantes ? Les putes ? Les voitures  
Cette voiture aussi qui débordait... C'était terrible... Qu'est-ce qu'on riait !  
Et je rêve aujourd'hui d'une voiture monoplace...  
Et ce bois de chauffage qui s'est gelé des tas d'hivers en attendant mon incendie...  
Je vous apporterai des animaux sauvés, l'innocence leur dégoulinant des babines ou de leurs yeux...  
Je mangerai avec eux, de tout, de rien.  
Je boirai avec eux le coup de l'amitié et puis partirai seul vers un pays barré aux importuns  
Presque tous.  
Je suis un oiseau de la nuit qui mange des souris  
Je suis un bateau éventré par un hibou-Boeing  
Je suis un pétrolier, pétroleur de guirlandes et de marée plutôt noire comme mes habits, et un peu rouge aussi, comme mon cœur  
J'aime  
La multitude  
La multitude  
Les chiens  
Les hiboux  
Les horreurs

68 / 73 NON STOP

Dans la Cité il y a la fête allez-y. Je t'invite à y boire  
À mon malheur, à mes cheveux, à mes parents, à mes avions hiboux  
Comme en 747  
En 747 je vous le dis Tous ces rampants iront brouter du fil coutil  
Des ténèbres et du sang mijoté dans des endroits particuliers  
Dans des endroits comme à la gauche du sacrifiant dont vous avez décidé que je sois le

souteneur patenté, indécis, frivole et centenaire.  
Les comptes à rendre ne sont jamais à prendre  
Je vous rends des comptes que je n'ai jamais eus  
Que vous m'avez comptés, dûment, précisément.  
Les équations sur le grand huit de der ça me fait bien rigoler.  
Cette chanson qui tant et tant me désespère  
Et que je ne vous chanterai jamais  
Je n'ai plus de voix pour vous Plus Plus Plus

68 / 73 NON STOP

Comme un voilier dans les descentes vers le Sud  
En autoroute et des voiliers roulant  
Foutez-m'en vingt litres, Camarade !  
Je descends à la proche banlieue  
Celle qui se défait vers le quinzième, You see ?  
Cette banlieue de mes défaites et de votre Vertu, Camarades  
Allez-y le sang n'est plus de Une le sang des réverbères gauchisants  
Dans les aciers de cet Orly où je m'envole  
Vers où ?  
Devine !  
Je sais des vagabonds pleins de sous de sonnaille et qui sonnent dans les soirs tristes de  
Paris  
Quand je m'envole et quand tu assassines ce petit enfant  
Cet enfant du malheur auquel je fais des signes  
Et puis qui me regarde me mirant dans l'eau verte de ses beaux yeux  
Ah la passion des clairs obscurs sur les minuits  
Quand nous allions vers les mirages et les bifs de carême  
Je suis Perhaps Perhaps Peut-être Magari...  
Et toi et Lui et Vous et Elle  
Elles... Elles ont toutes une cicatrice qui nous fait des blessures  
Elles ont toutes un entre deux sur lequel je dégueule  
Partons partons  
68 Cette marée rouge et moirée  
Le 10 comme un chiffre soumis  
Le 10 du mois de Mai de cet An de soixante et huit  
Non stop au carrefour T'es dingue et je poursuis une comète  
Non stop la tendresse de ces soirs inventés  
De ces soirs sans heure sans compagne dans le siècle un peu puant d'étoiles  
Non stop sur une bulle comme une idée poignante  
J'ai l'invention qu'il faut pour me tirer de vos outrages  
L'outrage le plus absolu est cette poignée de main avec dans l'idée une potence  
Et le sourire le sourire Camarade  
Le sourire c'est de la peur comptée d'avance  
Le sourire c'est une prescience d'outre-tombe  
C'est un peu la tendresse des insoumis  
Ce sourire dis donc !  
Qu'est-ce que le sourire en dedans de la tête comme une ride intelligente ?  
Quand les rides ça se met à être intelligent c'est ce qui fait le monde clos.

Ni Dieu, ni maître, ni code, ni quoi  
Pas vrai, mec !